

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

La fenêtre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1960, tome 58, p. 286-293

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LA FENÊTRE

Elisa Grenier n'était plus qu'une vieille femme impotente. Du matin jusqu'au soir, elle se tenait assise dans son fauteuil, toujours seule, abandonnée comme un meuble inutile. Quand elle interrompait sa prière, son regard se portait vers la fenêtre qui donnait sur la cour de la ferme. De son observatoire, elle voyait presque toutes les terres des « Chenevières ». Dès l'aube, elle participait à la joyeuse animation de la vie paysanne. Elle aimait ces voix, ces appels qui organisent le travail et ces bruits qui s'éloignent jusqu'aux extrémités du domaine.

Elle l'avait apporté en dot à un mari travailleur et dur. Grâce à une patience acharnée, à des économies jalousement accumulées, le couple l'avait agrandi. Il s'étendait maintenant au-delà de la route, les champs prenaient d'assaut la colline aux pentes douces, aux terres profondes. Même le bois de hêtres qui la couronnait de sa tendre verdure et fermait l'horizon avait été conquis de haute lutte.

Autrefois elle s'y rendait en observant l'état des cultures. Elle connaissait depuis son enfance la saison des fleurs et le bouquet dont elle ornaît la chambre commune marquait le passage des jours, de ses couleurs et de ses parfums. Les nivéoles et les scilles à deux feuilles poussent à la frange des neiges printanières. Elle découvrait le bois-gentil dans la lumière pâle des taillis constellés de bourgeons. En automne, elle rapportait des branchages aux riches tonalités et les mariait aux fruits de l'aubépine et du sorbier, brillants comme des gouttes de sang frais.

Depuis qu'elle ne sort plus, la tradition s'est perdue. Quand la forêt s'obscurcit d'une parure nouvelle, elle songe aux clairières ensoleillées. C'est le temps du chèvrefeuille qui s'évade et mêle ses lanières pourprées à l'enchevêtrement des rameaux. Bientôt le sureau se couvrira

d'une mousseline laiteuse que le vent réduit en poussière. Elle a remarqué, sans le dire, que le jardin potager envahit peu à peu les plates-bandes réservées aux plantes d'ornement. Cette année, le genêt, qu'elle avait rapporté d'une course dans les Vosges a disparu. Il ne la réjouira plus de son opulente foison d'or. Demain, peut-être, on arrachera les rosiers, on émondera les lilas.

Il lui reste du moins le plaisir d'observer le mouvement des hommes, la fuite des voitures, la vie du monde qui lui est refusée.

Un matin, à son réveil, elle s'était trouvée lasse. Lorsqu'elle voulut quitter son lit, ses jambes refusèrent d'obéir. Avec une énergie farouche, elle réussit à se traîner jusqu'à la cuisine, en longeant les murs. Elle parut au milieu des siens, brisée, et un silence horrible l'accueillit.

Pendant son veuvage, Elisa Grenier avait été la maîtresse des lieux, alerte et compétente. Sa paralysie ne ralentit pas son activité. Mais à des indices qui l'humiliaient, elle s'apercevait d'un changement. Georges, son deuxième fils, se passait de ses conseils, menait les travaux à sa guise. Lorsqu'elle s'étonnait de cette indépendance, il quittait la table. Le repas s'achevait rapidement et Elisa se trouvait seule avec sa belle-fille.

— Que se passe-t-il, Madeleine ? demanda-t-elle un jour.

— Vous vous fatiguez sans profit, bonne-maman. Pourquoi ne confiez-vous pas les « Chenevières » à Georges ? Il a acquis de l'expérience sous votre direction. Il aurait plus de courage à la besogne.

Cette proposition inattendue troubla la mère. Elle se sentit soudain vieillie, écrasée par le destin.

— Georges vous a-t-il parlé de ce projet ?

— Oui. Nous y songeons depuis longtemps.

Depuis longtemps... Un voile se déchirait. Elle devinait la cause d'une mauvaise humeur habituelle qu'auparavant elle mettait sur le compte de la fatigue. Lorsqu'elle se déplaçait à l'aide de sa canne, son fils la suivait du regard avec plus de curiosité que de pitié. Il attendait la fin de sa course hésitante, à l'affût d'une démission spontanée. Comme elle tardait à se prononcer, il l'aborda brusquement.

Il la fixa de ses yeux secs et durs, ceux de son père. Ils étaient petits, d'un bleu d'acier qui donnait froid. Ils s'accordaient à la bouche aux lèvres minces et serrées qui s'ouvraient à peine dans la conversation.

— Maman, je te demande la propriété du domaine.

— Il faut que je consulte ton frère.

— C'est fait. Il consent à me céder sa part. Il est établi dans de bonnes conditions et ne réclame aucun dédommagement. Il a signé sa renonciation.

— Personne ne m'a avertie de ces arrangements.

— A quoi bon ! Il suffit que tu donnes ta signature.

— As-tu vraiment consulté Jacques et Claire ?

— Ils sont d'accord. Voici les pièces.

La vieille femme ne trahissait pas son désarroi mais elle songeait à sa belle-fille dont le mariage n'était pas heureux. Elle désirait lui assurer un peu d'indépendance en la dotant d'une manière privilégiée au moment du partage. Les démarches de Georges lui enlevaient cet espoir. Elle reconnaissait en son fils l'astuce de Pierre Grenier, son mari, ces déterminations abruptes et glacées qui la prenaient de court. Elle imaginait, non sans raison, l'entente de Georges avec son frère aîné qu'agaçaient les prévenances maternelles en faveur de Claire, son épouse.

Ses deux fils ne lui ressemblaient en rien. Par leurs traits physiques, leur caractère dominateur, leurs violences soudaines, ils continuaient la tribu germaine qui avait supplanté les Celtes, dernier vestige d'une vague égarée sur la limite des races et des langues. Elisa représentait la sagesse romaine tempérée par le ciel, les eaux, la ligne pure des collines. Elle avait duré à l'ombre de son mari, lentement polie comme les galets des moraines éventrées par le soc des charrues, jusqu'au moment où la corne d'un taureau furieux avait changé le cours de sa vie.

Délivrés du joug paternel, Georges, Madeleine et ses deux filles affirmèrent aussitôt leur présence. Le lendemain des funérailles, Georges dit à sa mère :

— Maintenant que tu es seule, tu n'as plus besoin de la chambre bleue. Elle nous rendra service.

Pour éviter le conflit, Elisa Grenier céda. Ce premier recul la perdit.

Sur la table, quelques feuilles de papier. C'est l'aboutissement d'une offensive opiniâtre. De son index à l'ongle court, Georges marque le lieu d'une signature. Dans son cœur, la joie du triomphe et la colère de l'échec attendent. La mère respire profondément. Elle lève les yeux.

— Tu exiges cet abandon de mes droits ?

— Oui.

Elle prend la plume et trace, d'une main ferme, son nom en belles lettres appliquées.

Il oublia de la remercier et s'éloigna d'un pas décidé. La porte trembla et, dans la cuisine, des voix chuchotèrent. Elisa regardait le verger tout blanc de ses cerisiers en fleurs, deux larmes tombèrent sur ses mains jointes.

Madeleine prit la direction du ménage et modifia l'horaire des repas.

— Vous mangerez à l'heure qui vous plaira, dit-elle à sa belle-mère, comme pour l'inviter à ne pas encombrer la table commune.

— Vous savez, Madeleine, que je ne vous dérangerai pas, répondit-elle d'une voix soumise.

Le soir, quand elle franchit le seuil, elle vit que toutes les places étaient prises à table et que son service manquait. Elle se retira dans sa chambre et attendit le départ des convives pour gagner la cuisine où elle trouva quelques restes laissés à dessein. Elle prit l'habitude de se glisser comme une intruse à la fin des repas. Parfois une servante lui apportait son assiette. Madeleine la reprenait avec aigreur.

— Bonne-maman n'a pas besoin d'aide.

L'arrivée de Claire changeait les habitudes. La jeune femme plaçait sa belle-mère à ses côtés et la servait. Elle offrait son bras, soutenait l'infirme jusqu'à son fauteuil et lui tenait compagnie.

— Jacques n'est pas venu ?

— Il est parti en voyage d'affaires.

— Et ton fils ?

— Robert m'inquiète. Il traverse une adolescence pénible.

Hier, il m'a menacée avec des injures. J'en étais bouleversée.

— C'est terrible, Claire ! Il me rappelle cette lignée farouche à laquelle appartiennent tous nos hommes et, maintenant aussi, tes nièces, Jeanne et Nicole. Lorsqu'elles reviennent de la ville, elles me saluent à peine. Comment me traiteront-elles le jour où elles s'installeront ici ? Je n'ose y penser.

— Pauvre mère !

— Je ne compte plus. C'est ton sort qui m'intéresse. Bien que la vie me pèse, je veux tenir pour toi. Tant que tu auras besoin de mes prières pour accepter ton sort, dis-le moi. Je suis à ton service. Lorsque ma présence deviendra inutile, je demanderai à Dieu qu'il m'emporte. Je suis heureuse de penser à toi, de regarder les « Che-nevières ». Cette fenêtre suffit à mon bonheur de vieille femme inutile. Le domaine est si beau à voir d'ici.

Claire prit la main de sa belle-mère et la baisa avec tendresse. Au moment du départ, Elisa Grenier eut un instant de faiblesse. Ses yeux se mouillèrent, elle étreignit Claire et lui murmura à l'oreille :

— Ne m'oublie pas !

L'hiver se prolongeait plus que d'habitude. Une neige grise et lourde écrasait la terre d'où émergeait sinistrement le squelette des arbres. Les oiseaux affamés avaient quitté les bois et se rassemblaient dans la cour. Chaque matin, un rouge-gorge volait sur l'entablement de la fenêtre. Son cri ressemblait à un sanglot. Il dodelinait de la tête et ses yeux étonnés appelaient au secours. Dès qu'il avait picoré les miettes préparées, il frappait la vitre de son bec.

Mais Elisa le congédiait de la main. Elle craignait qu'on ne lui reprochât le pain qu'elle prélevait sur le morceau que Madeleine lui accordait.

La terre sortit avec effort de sa léthargie. Elle remuait doucement son grand corps endormi. Une épaule apparut, toute noire. La pluie serrée réduisit, en haillons la neige déjà chiffonnée. Il en resta quelques lambeaux le long des haies et dans les combes. Un matin, le soleil reparut dans un jeu de nuages. Elisa Grenier tendit ses

mains et reçut en leur paume la tiédeur des rayons. Ils s'y posaient avec une légèreté d'oiseaux au plumage soyeux, comme des amis. Elle ne bougeait pas afin de ne point les effaroucher et, avec un sourire un peu triste, elle se dit : « C'est le printemps ! » Au fond de son cœur, elle sentait palpiter l'immortelle espérance et se réjouissait timidement comme le rameau s'éveille avec une promesse de feuilles et de fleurs.

Jeanne et Nicole avaient terminé leur stage. Sur un ton dégagé Madeleine dit :

— Nicole aura besoin d'une chambre. Elle occupera la vôtre, mère, puisque vous n'y passez que la nuit. Pendant la journée, vous vous tiendrez ici, selon votre coutume. Vous coucherez dans l'alcôve.

Dès leur retour, les filles se plaignirent de la banalité du logis. Elles souhaitaient introduire dans la ferme, où rien n'avait changé depuis longtemps, le confort dont elles gardaient le souvenir. Ce projet flattait l'ambition de leur mère qui pouvait, par ce moyen détourné, établir son autorité sur tout ce qu'Elisa Grenier avait disposé.

A quelque temps de là, Claire arriva à l'improviste. Pour surprendre sa belle-mère, elle poussa la porte sans bruit. Elle resta sur place, muette d'étonnement. Devant la fenêtre aveuglée par des rideaux de cretonne blanche à pois rouges, l'infirmière se tenait immobile, les mains jointes, la tête penchée, le regard fixé sur la pointe de ses pantoufles. Claire la contemplait avec pitié, devenue prisonnière en face de l'écran plissé sur les vitres.

— Mère ! cria-t-elle.

Elle prit la vieille femme dans ses bras et la couvrit de baisers.

— Que se passe-t-il ? Qui donc ose vous priver de vos dernières joies, vous condamner à ne plus voir la terre et le ciel ?

— Reste calme. Ce n'est rien. Jeanne et Nicole aiment ces rideaux. Je m'habitue. La lumière me suffit.

Claire sentit monter en elle une fureur sacrée. Elle bondit vers la fenêtre, saisit les rideaux à pleines mains, les arracha et les piétina.

— Claire, je t'en supplie, aie pitié de moi ! gémissait Elisa.

Sur le seuil se tenaient le père, la mère et les deux filles. Ils formaient un groupe serré par la haine. Claire leur fit face, le visage enflammé, les yeux étincelants de colère.

— Vous êtes des monstres ! hurla-t-elle.

— Qui commande ici ? gronda Georges.

— C'est moi !

Elle s'avança avec un air si menaçant qu'ils reculèrent.

— Vous assassinez votre mère !

Claire ferma la porte. Épuisée par la violence de son intervention, elle s'approcha de la fenêtre qu'elle ouvrit.

Une clarté légère montait du verger. Le parfum des cerisiers envahit la chambre. Une rumeur d'abeilles peuplait l'air. Jusqu'aux limites des « Chenevières » montait la houle des arbres blancs et roses.

— Regarde, mère, regarde, comme ton domaine est merveilleux !

— Ce n'est plus mon domaine. Tout est fini pour moi.

— Je veillerai sur toi, mère.

— A quoi bon ! Maintenant l'espace est libre pour mon départ. Les rideaux me tenaient captive en ce monde. Sans le vouloir, tu m'as délivrée. Adieu, chère, chère petite Claire.

Elisa Grenier s'assoupit, toute menue, la tête penchée vers ses pantoufles, les mains jointes sur ses genoux. Elle respirait faiblement. Ses lèvres s'ouvrirent et elle murmura : « Merci ! » dans un souffle. Ce fut son dernier mot.

Edgar VOIROL



**« Quand la forêt s'obscurcit d'une parure nouvelle
elle songe aux clairières ensoleillées »**